

Philippe Barthelet
Éric Heitz

Le voyage d'Allemagne



Le sentiment géographique
Gallimard

Extrait de la publication

★ ★ Le sentiment géographique

Collection dirigée par Christian Giudicelli

Philippe Barthelet
Éric Heitz
Le voyage d'Allemagne



Le sentiment géographique
Gallimard

«Ne serait-ce pas le sentiment géographique, cette évidence confuse
que toute rêverie apporte sa terre?»

(Michel Chaillou, *Le sentiment géographique*,
L'Imaginaire, n° 216)

© Éditions Gallimard, 2010.

En Allemagne, bien loin...

Christine de Pisan

Une conspiration au Luxembourg

Tout commence par une « agréable anecdote décorative » : le *Guide des statues de Paris* n'a que ces trois mots pour qualifier le *Faune dansant* d'Eugène Louis Lequesne, qui garde les confins orientaux du Luxembourg. C'est vite dit, et bien fait pour les aveugles. La réalité est moins décorative, on s'en doute — sinon moins agréable. (Quant à l'« anecdote », c'est un idiotisme intraduisible de la langue des guides.) Mieux nommé Feu follet, on verra pourquoi, ce faune aux pendouillers exacts est une énigme. (On appelle pendouillers ces brimborions grassex de part et d'autre du gosier, substitut guttural des cornes et de la barbe, qui trahissent sa nature semi-caprine. Le docteur Littré, qui sait tout nommément, appelle « chèvre mousse » une chèvre qui n'a pas de cornes. Notre Feu follet est un faune mousse.)

*

Énigme donc, et c'est bien le moins là où il se trouve, à l'est de ce Luxembourg aux douze portes qui, selon Strindberg, figure le premier jardin (c'est pourquoi l'Église et les proverbes l'ont appelé diable Vauvert). Cerné d'impatiences et d'autres fleurs blanches et mauves aux noms moins praticables, il danse en foulant une outre de vin. De la main droite, il tient un chalumeau à trois trous relevés et de la gauche, il montre aux passants quelque chose, que ceux-ci prennent en général pour le chemin du kiosque à musique où un orchestre du Wisconsin en chemise rouge s'évertue sur un air à la mode de la dernière libération (un merle indigène au haut d'un marronnier l'accompagne à contretemps). La statue, et c'est tout dire — ou du moins beaucoup — s'élève à l'ombre magnétique de la librairie José Corti (on l'entendra par métaphore : on prétend que ladite librairie n'a plus d'ombre repérable depuis qu'elle a édité *Peter Schlemihl*. À moins qu'elle ne l'ait édité précisément pour donner à son infortune une couverture littéraire). La littérature est un mystère d'évidence qui a besoin de couverture, d'ombre, de faune mousse, de jardins aux douze portes et de librairie toujours ensoleillée. Le faune nous indiquait, au-delà de la gare de l'Est, le chemin de l'Allemagne — entre autres choses. À nous d'y aller voir — l'Allemagne, et les autres choses.

Napperons fribourgeois

À Fribourg, vieille ville autrichienne, l'auberge *Zum deutschen Adler* accueille les voyageurs avec une circons-

peption de vieux style. Toutes les tables nous attendaient, du moins toutes celles garnies d'un napperon à fronces. (C'est semble-t-il l'une des enseignes du tourisme en Allemagne, où le commerce ne se départ qu'à regret de l'intimité, laquelle lui conserve cet air d'application gauche bien fait pour laisser coi un Welsche¹.) Toutes les tables, donc, nous étaient ouvertes; à l'exception du *Stammtisch*, le coin des habitués où par droit héréditaire et sans napperon superflu, on tape gravement le carton sous l'œil arbitral de l'aubergiste.

Celle-ci — car c'est une dame — se distrait ponctuellement de sa charge pour nous servir; mais le service nous est gradué à merveille, avec une précision toute saint-simonesque, où l'on rend ce que l'on croit devoir à notre mine et à notre accent — pas un sourire de plus. (D'ailleurs ce genre de sourire ne s'accorderait pas avec les napperons. Et puis a-t-on jamais vu l'aigle allemande sourire, même dans une auberge?) Enfin, la part faite aux nécessités, c'est-à-dire aux contingences, de l'hospitalité publique, notre hôtesse de s'en retourner siéger et reprendre le gouvernement des cartes. Le cœur nous manque pour l'importuner une seconde fois, à la manière de ces voyageurs novices qui s'arrogent du fait de ce noviciat un droit divin de curiosité tous azimuts. Au reste, que demander à une aubergiste d'une aussi sévère dignité? Où habitait Heidegger? Où, Chestov? Si l'on a eu des nouvelles de François Rousseau dont se perd ici la trace, « poliçon » qui « avait pris le train du libertinage »

1. On appelle Welsche, en pays tudesque, tout ce qui est le contraire de germanique — au premier chef les Français (à l'exception des Alsaciens et peut-être de quelques Lorrains).

selon ce cafard de Jean-Jacques, son frère cadet (« et voilà comment je suis demeuré fils unique ») — on comprend que l'autre ait déguerpi ? Ou si l'on rencontre encore par la ville des sergents recruteurs de Sa Majesté impériale & royale auprès de qui s'enrôler, comme les bons à rien du *Hêtre aux juifs* d'Annette von Droste-Hülshoff, pour aller en découdre avec les Turcs (et en reprendre là-bas pour vingt-huit ans d'esclavage) ? Il y a des choses que décidément les napperons interdisent. Nous repartirons donc, sans rien savoir.

Le forgeron de Bâle

À Bâle, à quelques pas derrière le musée d'Art moderne, un forgeron noir lève et abaisse lentement son marteau. Il a dix mètres ou plus, on dirait un de ces pantins articulés d'autrefois, fait de plaquettes sans épaisseur. C'est le nouveau seigneur du lieu : il n'a pas de nom, comme il se doit par les temps qui courent — un simple numéro marqué à la cheville.

On ne sait si Ernst Jünger, qui fréquente assidûment chaque automne la Bourse aux coléoptères de Bâle, a rencontré le forgeron. C'est l'effigie du Travailleur, une effigie qui ne peut pas se séparer de sa caricature — on verra peut-être dans cette inévitable confusion des genres un trait spécifique à l'art des Titans, s'il est encore permis de parler d'art à leur propos.

L'art était sans doute une affaire humaine ; l'*art moderne*, qui lui a succédé, a un autre dessein que celui

d'apprivoiser les formes. Ses œuvres ne cessent d'être leur propre parodie : c'est même là, ce procès qu'il ne cesse d'instruire contre lui-même, son signe distinctif. Le Forgeron aux lentes saccades indéfiniment recommencées est le parfait emblème d'un monde sans repos ni pardon, d'où sont exclus à la fois les dieux et les hommes. Les Titans ne connaissent que leur puissance matérielle comme ivresse ou religion, ils refont le monde qui avait été fait sans eux, en lui faisant expier, sans doute, d'avoir été fait sans eux. Ils ont tout perdu, le rire et les larmes, la peine et l'ironie, le sourire et le nonchaloir. Tout se ramène pour eux à un sérieux définitif, à la suprême tragédie, sans théâtre ni spectateur, d'un tragique qui ne peut plus se connaître, quelles que soient ses ordinaires grimaces et convulsions. Les Titans, que Nietzsche nous pardonne, pensent ordinairement à coups de marteau ; mais ils pensent tout de même, et le Forgeron n'est pas à Bâle par hasard. Le contraste n'est en effet qu'en apparence, avec cette ville tellement *zünftig* — le mot veut dire à la fois « corporatif » et « comme il faut ».

Le dimanche après-midi, on savait depuis Nimier qu'il ne se passe jamais rien ; on sait ici qu'il ne s'est jamais rien passé. Les maisons, dont même les plus anciennes ne se souviennent d'aucun bombardement, alignent leurs façades restaurées de frais, et les oriflammes de tous les cantons — crosses d'évêque diversement tournées, ours de sable, bélier saillant, lion au naturel, étoiles et clefs de toutes sortes — enjolivent d'héraldique la plus *neutre* des réalités. L'Histoire est mise en réserve comme la nature, les oriflammes et les blasons valent les bouquetins et les edelweiss — le tourisme est l'ultime pédagogie. À défaut des hommes, les pierres ici ne crient pas, elles

n'ont d'ailleurs rien à dire, elles sont bien élevées. Le Rhin, encore dans sa jeunesse, est le *cloaca maxima* du Nibelung, qui paiera ce qu'il faut, le cas échéant, aux associations de pêcheurs à la ligne. Les joailliers précisent à leur porte qu'ils ne vendent pas de montres jetables, les affiches proclament que le chou-fleur est inséparable du gratin, les petits trams ralentissent dans un grand silence vide pour laisser passer les piétons ; le Forgeron forge. Tout va très bien.

Un fantôme

« Les routes des plaines souabes », on les prenait volontiers en France sous le Directoire et le Consulat. On poussa même deux fois jusqu'à Biberach, à moins de cinq ans d'intervalle : Rhin-et-Danube, déjà, version Ney et Moreau ; Moreau surtout, le 1^{er} octobre 1796 puis de nouveau le 9 mai 1800, les Autrichiens étant longs à comprendre (il leur faudra encore Hohenlinden) que l'Histoire ne les regardait plus. Un professeur-docteur indigène qui se flattait d'avoir lu l'histoire de son chef-lieu nous avait assuré qu'il existait dans une clairière où l'on s'était battu un monument aux Français et à leur chef ; il précisa même qu'on le fleurissait toujours. Jünger, consulté en voisin, ne voyait rien de tel dans ses parages. Il nous renvoya à Paris, à l'Arc de triomphe où se trouve gravé le nom de Biberach — côté Grande-Armée, mais tout de même. Contre toute attente, le nom de Moreau y figure aussi : on se prend à douter s'il s'agit bien du

même, de ce Jean Victor dont le souvenir traverse comme un reproche l'histoire militaire du premier Empire.

Le second renchérit contre le fantôme : il fait nicher dans le mur du Louvre toutes les gloires du cortège de l'oncle, jusqu'aux plus ténues, sauf Moreau, qui devra se contenter du monument que le czar lui commanda en Bohême : *Ici Moreau, le héros, est tombé près d'Alexandre*. Le mausolée contient ses jambes, arrachées par un boulet français ; le reste du corps est à Saint-Pétersbourg.

Les auteurs de notices trouveront des destinées plus cohérentes et, dans sa génération, de plus brillants déroulements de carrière. Moreau est cette étoile de première grandeur qui refusa de se laisser éclipser par le soleil d'Austerlitz ; d'ailleurs Hohenlinden, dont Bonaparte consul lui rendit hommage comme un apprenti à un maître, il la remporte un 3 décembre ; c'était beaucoup dire et déjà beaucoup offusquer. On pourrait toutefois imaginer Moreau maréchal et prince d'Empire, rentré dans le rang et les chamarrures, comme Jourdan, lequel écornait sa gloire à Stockach, à une demi-lieue du lac de Constance, en mars 1799 ; sa défaite en Souabe marqua le début de ses honneurs à Paris et c'est précisément Moreau, l'année suivante, qui retrouva les Autrichiens au même endroit — pour les vaincre.

À Paris, il était de trop : on fêtait Moreau le vainqueur d'Allemagne comme Bonaparte, celui d'Italie ; après sa victoire de Hohenlinden — l'archiduc attiré dans la forêt, ses troupes hachées menu sous la neige en tempête et la route de Vienne ouverte du même coup —, il ne manquait que l'offre du pouvoir suprême. Elle vint ; il la dédaigna, et laissa faire le 18 brumaire par un autre, dont il tourna les égards en dérision.

La reconnaissance qu'il n'a pas voulue de l'Histoire, il la recevrait des écrivains, plus secrète. C'est d'abord Custine, que les hasards mondains avaient failli faire son gendre, qui découvre en 1826, en prenant les eaux à Marienbad, le mausolée construit par le czar. La France onze ans après Waterloo ne veut plus savoir de l'Empire que sa légende dorée, à quoi s'activent beaucoup de porte-plumes. Un de leurs plus tonitruants poulets ose s'intituler *Le Fils de l'Homme* ; c'est à lui que répond Custine par une *Ode sur le tombeau de Moreau*. C'était pour le moins galoper à contresens, et se préparer un cas embarrassant. Il écrit dans sa préface : « Je n'ai voulu que jeter un coup d'œil sur les tendances de la littérature en France à propos du silence dont notre siècle poursuit la mémoire d'un grand homme, ou du moins d'un grand capitaine... J'ai horreur de ce qui fausse l'esprit, et je me ferais tuer pour le bon sens, si j'étais sûr qu'il me survécût. » M. le marquis de Custine, on le voit, était un homme d'honneur qui se voulait homme de lettres : les confrères crieront au cumul.

Un fantôme (suite)

« Le silence dont notre siècle poursuit la mémoire d'un grand homme », un autre écrivain s'en inquiéta : Klabund, nom étrange sans prénom, mort comme tout le monde en 1928 à Davos de la tuberculose, à trente-huit ans. « Poète expressionniste » — ou « impressionniste », selon — voire « sinologue » (alors Brecht en est un autre),

les dictionnaires qui aiment les étiquettes lui accordent ce « roman », *Moreau*, qui est davantage une vision racontée à voix haute, assez fort pour apprivoiser ce qui se montre ou se devine. Jünger interrogé est évasif : le « bureau de renseignements sur le siècle », et consulté comme tel, qu'il se dit être, mêle Klabund à d'autres noms, Stadler, Schickele — qu'il cite de loin, autre ciel et autres étoiles. Klabund rêve à l'absence de Moreau après brumaire : Paris est à ses pieds, on invente des meubles, des vêtements, des savonnettes à *la Moreau*. Bonaparte Premier consul lui rend hommage ; il lui envoie aussitôt créée le grand cordon de sa Légion d'honneur — Moreau en décore sa chienne Fraternité. Lui et l'autre se sont compris : il ne cherche pas à s'opposer, il veut davantage, ou plutôt rien, un *rien* qu'il faut pourtant traduire en termes politiques pour la bonne règle de l'Histoire.

D'où machination, conjuration, exil. D'où l'Amérique, la guerre faite aux Indiens et l'empoisonnement de leurs fleuves. Revenir, parce qu'un czar prétend vous couvrir d'or et de louanges, se mêler aux Pichegru et autres vieux sabreurs de l'an II devenus talons rouges et soutiens d'un trône évanescent, désormais rêver à la Walter Scott pour un prétendant trop parfait aux mains trop blanches ? Le royaume de France, quand Moreau l'avait dans sa main il aurait dû l'offrir à Christophe le petit tambour, qui avait su non pas le comprendre, vocabulaire de prêtre ou de professeur, mais alléger un peu le monde qu'il portait — fifre et alouette et premier soleil. Que si Novalis a raison, et qu'« on est seul avec tout ce qu'on aime », l'amour n'est qu'un autre nom de la solitude, son degré le plus parfait. Il est revenu en Europe, maintenant, « le traître Moreau », pour conseiller à Dresde les

Autrichiens de Biberach, Stockach et Hohenlinden. L'autre fit de sa mort une proclamation, un boulet français l'avait tué mais non son fantôme, que les vieux soldats verront à cheval traverser les lignes de bataille.

*

La veuve de Moreau reçut du czar une pension de 30 000 roubles et, de la monarchie restaurée, le titre de «madame la maréchale» : «une des singularités les plus honorables du règne de Louis XVIII», selon Custine. Le roi, qu'on disait poète rentré et disciple de Sterne, donnait au transfuge un bâton fantôme : discrétion parfaite d'un geste qui ne fausse rien, et soustrait la légende au jugement des hommes.

Visite à Wilflingen

Le paysage est aux couleurs des Stauffenberg : *d'azur à deux chevrons d'argent*, que répètent tous les contrevents du château. Leurs lions sont aussi partout dans le village, et jusqu'à l'enseigne de l'unique auberge. Ils timbrent encore la porte d'entrée de la Grande Foresterie, où depuis le milieu du siècle vit Ernst Jünger. Bientôt cinquante ans que l'auteur des *Falaises de marbre* est ici l'hôte du Grand Forestier... Maison forte, aux murs et à la charpente défiant le temps et l'incendie, construite pour abriter des chartes et des trésors...

*

Dimanche matin, effervescence agricole : les alentours du village sont proprement labourés. Un tracteur descend devant nous la Stauffenbergstraße, entre le château et la Grande Foresterie. Les femmes balaient devant leurs portes (on les verrait presque balayer les champs). « Paysans du dimanche », comme les appelle Jünger, qui toute la semaine travaillent à la ville et cultivent la terre à leurs heures. « Ils ne vendraient pour rien au monde. » Il n'y a pas d'usine à Wilfingen, pas de gare ni de poste ; on vient de fermer l'école. (À Julien Gracq qui l'interrogeait sur le choix de ce village, Jünger aurait répondu : « C'est le lieu d'Allemagne le plus éloigné de toute gare... »)

Passé la camionnette du boucher, escortée à vive allure par la chienne du château, un timide braque de Weimar gris souris aux yeux jaunes. Nous gravissons le perron de la Grande Foresterie, à peine avons-nous le temps de sonner que la porte s'ouvre : nous étions repérés. Les salutations et compliments échangés, Mme Jünger nous précède à l'étage des bibliothèques, où son mari nous attend. Aussitôt la visite commence : Jünger nous montre tout d'abord sur la lourde porte de chêne les traces plus claires des scellés apposés par la Gestapo après l'attentat contre Hitler du 20 juillet 1944. À droite de l'entrée, les rayons des philosophes, surplombés par le portrait de Schelling ; en face, l'appui de la première fenêtre transformé en petit autel domestique, où d'innombrables portraits de contemporains, célèbres ou inconnus, sont serrés entre une orchidée et un bougeoir.

— C'est le coin des amis morts... Voici par exemple Carl Schmitt, le vieux Stauffenberg, Ernst von Salomon, Gerhard Nebel, Joseph Breitbach, Martin von Katte,

Heidegger, Sieburg, beaucoup d'autres... Et aussi le légionnaire Benoît, de Mulhouse, qui était avec moi dans la Légion étrangère : nous nous sommes revus ici après la Seconde Guerre. Maintenant il est mort, lui aussi...

Le cabinet de Jünger ressemble plus à celui de Jules — de *Jules et Jim* — qu'à l'autre du docteur Faust. De place en place, d'énormes paniers sont remplis de coquillages, de pierres, d'éclats de météorites, ce que Jünger appelle ses « accumulateurs de substance magique ». Les fenêtres donnent sur le portail du château, gardé par deux énormes tilleuls :

— Ils me dérobent la vue six mois par an.

Sous une gravure de Callot, *La Tentation de saint Antoine*, et un parchemin de neumes, le rang serré de la première édition des *Causes célèbres & intéressantes* de Pitaval, dont Hoffmann lui aussi faisait grand cas. Enfin les œuvres du baron Cuvier rappellent les droits d'une science qui ne se définit pas comme l'antagoniste de la poésie.

*

Jünger installe ses hôtes autour de la table basse en marbre vert; il joue, non sans malice, son double rôle de grand homme et de conservateur du grand homme.

— À votre place s'est assis M. Borges quand il m'a rendu visite; ici M. Kohl — et M. González — et M. Mitterrand vis-à-vis de vous.

Jünger rit comme un lion... Il y a dans son regard autant de distance que d'amusement, ce regard « impi-toyablement doux » dont parlait son ami André Germain. (Son dernier visiteur officiel, le Premier ministre espagnol,

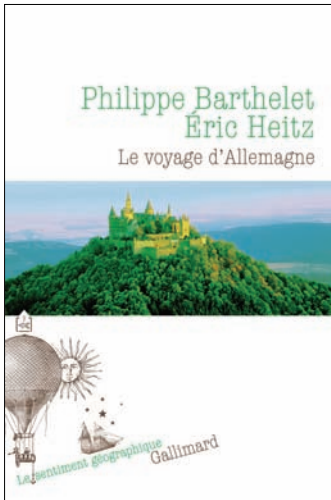
Le sentiment géographique

Tout n'a pas été dit, les guides touristiques n'étant pas conçus pour révéler le plus secret d'une ville ou d'un pays. Le secret, c'est ce qu'un écrivain retrace et tente d'appivoiser hors de chez lui, dans une rue lointaine, devant un monument célèbre ou le visage d'un passant. Ainsi recompose-t-il, en vagabond attentif, un monde à la première personne. Donc jamais vu.

Dans la même collection

Élodie Bernard, *Le vol du paon mène à Lhassa*

Jean-Marie Laclavetine, *La martre et le léopard, Carnets d'un voyage en Croatie*



Le voyage d'Allemagne Philippe Barthelet Éric Heitz

Cette édition électronique du livre *Le voyage d'Allemagne*
de *Philippe Barthelet et Éric Heitz*
a été réalisée le 13/04/2010 par les Editions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé
d'imprimer en le 7 avril 2010 par l'imprimerie Floch
(ISBN : 9782070129201)
Code Sodis : N44273 - ISBN : 9782072412097
Numéro d'édition : 174602